

Le point de départ : les perceptions

« On ne peut obtenir les idées simples, on l'a montré, qu'à partir des impressions que font les objets mêmes sur l'esprit par les organes appropriés à chaque classe. Si elles ne sont pas reçues de cette manière, tous les mots du monde utilisés pour expliquer ou définir tel de leur nom ne pourront jamais produire en nous l'idée dont il tient lieu. (...) Celui qui pense autrement, qu'il essaie si un mot peut lui donner le goût de l'ananas et lui donner l'idée authentique du goût de ce fruit délicieux et prisé. Dans la mesure où on lui dit qu'il ressemble à un goût dont il a déjà en mémoire l'idée, imprimée par des objets sensibles familiers à son palais, il peut approcher en esprit cette ressemblance. Pourtant ce n'est pas donner l'idée par définition mais provoquer d'autres idées simples par leur nom connu – ce qui restera très différent du goût authentique du fruit même. (...) Espérer produire en effet une idée de lumière ou de couleur par un son, quelle que soit sa formation, c'est s'attendre à ce que des sons soient visibles ou des couleurs audibles, et demander aux oreilles de jouer le rôle de tous les autres sens. Ce qui reviendrait à dire que l'on peut goûter, sentir et voir par les oreilles (...) Un aveugle appliqué s'était vivement interrogé sur les objets visibles et avait utilisé l'explication de ses livres et de ses amis pour comprendre les noms de lumière et de couleur qu'il rencontrait ; un jour, il se vanta de savoir désormais ce que signifiait *écarlate* ; un ami lui demanda alors : « qu'est-ce l'*écarlate* ? » et l'aveugle répondit que c'était comme le son d'une trompette. C'est exactement cette compréhension qu'aura celui qui espère comprendre le nom d'une idée simple à partir seulement d'une définition ou d'autres mots utilisés pour l'expliquer. »

Locke, *Essai sur l'entendement humain*, III, 4, § 11 (trad. Vienne, Vrin, 2006, p. 74-76)

« Il y a, d'un bout à l'autre de ce livre, de grandes prétentions à apporter des découvertes nouvelles en philosophie ; mais si quelque chose peut donner droit à l'auteur à un nom aussi glorieux que celui d'*inventeur*, c'est l'usage qu'il fait du principe de l'association des idées, lequel entre dans la plus grande partie de sa philosophie. Notre imagination a une grande autorité sur nos idées ; et il n'est point d'idées, si différentes soient-elles les unes des autres, qu'elle ne puisse séparer, unir et arranger en toutes sortes de fictions. Mais, nonobstant l'empire de l'imagination, il existe un lien secret ou union secrète entre certaines idées, qui fait que l'esprit les conjoint plus fréquemment ensemble et que l'une, sitôt qu'elle apparaît, amène l'autre. De là naît ce que nous appelons l'*à propos* dans la conversation ; de là la liaison dans les écrits ; et de là ce fil ou cette chaîne de la pensée qu'un homme entretient naturellement même dans la *rêverie* la plus décousue. Ces principes d'association se réduisent à trois, à savoir : la *ressemblance* : un portrait nous fait naturellement penser à l'homme qui y a été représenté. La *contiguïté* : quand on parle de Saint Denis, l'idée de Paris vient naturellement à l'esprit. La *causalité* : quand nous pensons au fils, nous sommes enclin à porter notre attention sur le père. On concevra facilement de quelle immense conséquence doivent être ces principes dans la science de la nature humaine, si nous considérons que, si loin que regarde l'esprit, ces principes sont les seuls liens qui relient ensemble les parties de l'univers, ou qui nous rattachent à toute personne et à tout objet qui nous sont extérieurs. Car, puisque c'est seulement par le moyen de la pensée qu'une chose, quelle qu'elle soit, agit sur nos passions, et puisque ces principes sont les seuls liens de nos pensées, il sont vraiment *pour nous* le ciment de l'univers, et toutes les opérations de l'esprit doivent, dans une large mesure, en dépendre. »

Hume, *Abrégé* (trad. Deleule, Aubier, 1971, p. 85-7)

« Car, quand on y réfléchira soigneusement, on verra que les idées générales sont des fictions et des artifices de l'esprit, qui comportent des difficultés et ne s'offrent pas aussi facilement qu'on ne risque de le croire. Par exemple, ne faut-il pas de la peine et de l'habileté pour former l'idée générale d'un triangle (qui n'est pourtant pas l'une des idées les plus abstraites, étendues et difficiles), car il ne doit être ni oblique, ni rectangle, ni équilatéral, ni scalène, mais tous et aucun à la fois. En fait, il s'agit de quelque chose d'imparfait qui ne peut exister, une idée où l'on assemble des éléments de plusieurs idées différentes incompatibles. Il est vrai que, dans notre état imparfait, l'esprit a besoin de telles idées et qu'il s'y précipite autant qu'il le peut pour communiquer plus aisément et élargir sa connaissance, deux choses auxquelles il est naturellement très enclin. On a pourtant de quoi soupçonner que de telles idées sont la marque de notre imperfection ; au moins cela suffit à montrer que les idées les plus abstraites et les plus générales ne sont pas celles auxquelles l'esprit s'acclimate en premier et le plus aisément, ni celles sur lesquelles porte sa première connaissance. »

Locke, *Essai sur l'entendement humain*, IV, 7, § 9 (trad. Vienne, Vrin, 2006, p. 381)

« une idée qui, considérée en elle-même, est particulière, devient générale quand on lui fait représenter toutes les autres idées particulières de la même sorte, ou en tenir lieu. Pour illustrer cela par un exemple, supposons un géomètre en train de démontrer la méthode à suivre pour couper une ligne en deux parties égales. Il trace, par exemple, une ligne noire d'un pouce de longueur ; cette ligne, particulière en elle-même, est néanmoins générale quant à sa signification, puisque, telle qu'on l'emploie là, elle représente toutes les lignes particulières quelles qu'elles soient ; car ce qui est démontré d'elle, est démontré de toutes les lignes ou, en d'autres termes, démontré d'une ligne en général. Et comme cette ligne particulière devient générale quand on en fait un signe, ainsi le nom de *ligne* qui, pris absolument, est particulier, du fait qu'il est signe est rendu général. Et de même que la première doit sa généralité à ce qu'elle est le signe non d'une ligne générale ou abstraite, mais de toutes les lignes droites particulières qui peuvent peut-être exister, de même, il faut penser que le second tire sa généralité de la même cause, à savoir, des lignes particulières diverses qu'il dénote indifféremment. »

Berkeley, *Introduction aux Principes de la connaissance humaine*, § 12 (trad. Berlioz, GF, 1991, p. 49)

Après avoir cité le passage de l'*Essai sur l'entendement humain* reproduit ci-dessus, Berkeley ajoute : « Si quelqu'un a la faculté de forger dans son esprit une idée de triangle comme celle que l'on décrit ici, il est vain de prétendre la lui enlever par la discussion et je ne m'en chargerai pas. Tout ce que je désire, c'est que mon lecteur s'en assure pleinement et sache s'il a ou non une telle idée. Et ce n'est, ce me semble, une tâche bien pénible pour personne. Quoi de plus aisé que de regarder un peu dans ses propres pensées, et de chercher si l'on a, si l'on peut parvenir à avoir, une idée qui corresponde à la description que l'on donne ici de l'idée générale de triangle, qui n'est ni obliquangle¹, ni rectangle, ni équilatérale, ni isocèle, ni scalène² mais à la fois tout cela et rien de tout cela. »

Berkeley, *Introduction aux Principes de la connaissance humaine*, § 13 (trad. Berlioz, GF, 1991, p. 50)

1 Obliquangle = qui n'a pas d'angles droits.

2 Scalène = triangle dont les trois côtés sont inégaux.

« La troisième manière de concevoir les choses par abstraction est quand une même chose ayant divers attributs, on pense à l'un sans penser à l'autre, quoiqu'il n'y ait entre eux qu'une distinction de raison : et voici comment cela se fait. Si je fais, par exemple, réflexion que je pense, et que par conséquent je suis moi qui pense, dans l'idée que j'ai de moi qui pense, je puis m'appliquer à la considération d'une chose qui pense, sans faire attention que c'est moi, quoique en moi, moi et celui qui pense ne soit que la même chose ; et ainsi l'idée que je concevrai d'une personne qui pense, pourra représenter, non seulement moi, mais toutes les autres personnes qui pensent. De même, ayant figuré sur un papier un triangle équilatère, si je m'attache à le considérer au lieu où il est avec tous les accidents qui le déterminent, je n'aurai l'idée que d'un seul triangle ; mais si je détourne mon esprit de la considération de toutes ces circonstances particulières, et que je ne l'applique qu'à penser que c'est une figure bornée par trois lignes égales, l'idée que je m'en formerai me représentera d'une part plus nettement cette égalité des lignes, et de l'autre sera capable de me représenter tous les triangles équilatères. Que si je passe plus avant, et que ne m'arrêtant plus à cette égalité des lignes, je considère seulement que c'est une figure terminée par trois lignes droites, je me formerai une idée qui peut représenter toutes sortes de triangles. Si ensuite, ne m'arrêtant point au nombre des lignes, je considère seulement que c'est une surface plate, bornée par des lignes droites, l'idée que je me formerai pourra représenter toutes les figures rectilignes, et ainsi je puis monter de degré en degré jusqu'à l'extension. Or, dans ces abstractions, on voit toujours que le degré inférieur comprend le supérieur avec quelque détermination particulière, comme *moi* comprend ce qui pense, et le triangle équilatère comprend le triangle, et le triangle la figure rectiligne ; mais que le degré supérieur étant moins déterminé peut représenter plus de choses. »

Arnauld et Nicole, *La logique ou l'art de penser*, I, 5 (Gallimard, 1992, p. 49-50)